

LA GRÂCE DE NOËL

Noël! Une exclamation. Un point d'exclamation. Comme une lumière dans la nuit de l'hiver qui, officiellement, ne commence que trois jours plus tôt, mais dont, à cette période de l'année, on a l'impression qu'il s'annonce déjà sans fin... Exclamation, donc, parce que jubilation.

Historiquement, il y a plus de deux millénaires, cette fête-là a d'abord appartenu à un enfant. Son père, un charpentier, et sa mère, une femme simple, n'étaient connus de personne. Mais le petit Jésus, lui, allait bien vite se faire connaître d'une famille de disciples, d'une communauté à Rome, puis du monde entier. Et peu importe au fond si, comme on nous le dit parfois, il n'est pas né un 24 décembre, puisqu'il est né à Noël!

Noël est donc son jour, puis, au fil des siècles, celui de tous les enfants de l'univers. Et, par extension, c'est ce qui est magique, celui de tous ceux qui furent des enfants. C'est bien connu, on retrouve à Noël son âme d'enfant et il n'est qu'à lire ces récits joliment cueillis par Henri Pigaillem pour s'en persuader. Car tout ce dont il nous parle est arrivé. On a parfois l'impression que c'est de contes de Noël qu'il nous entretient, mais c'est, en fait, d'histoires vraies. Et parfois la réalité se confond gracieusement avec la fiction.

Pour être né à Reims, rue Clovis, il me plaît de penser qu'il y a plus de mille cinq cents ans, en 496

ou en 498, mais assurément un jour de Noël, le roi des Francs reçut le baptême des mains de l'évêque Rémi, sur l'emplacement de l'actuelle basilique Saint-Rémi – un bijou de l'art roman – et que, plus tard au XIII^e siècle, des hommes, des rêveurs, des fous, construisirent non loin de là cette merveille d'architecture, peut-être la plus belle cathédrale du monde, pour sacrer la plupart des rois de France.

Il me plaît aussi d'apprendre que Charlemagne fut couronné un 25 décembre, comme Hugues Capet, Guillaume le Conquérant, Louis VII et quelques autres. En général, ça porte bonheur! C'est aussi un jour de Noël que naquirent Newton et Humphrey Bogart... et que Louis XIV fit sa première communion, pendant la Fronde! Que son descendant Louis XVI rédigea son testament à la prison du Temple. Que Charlie Chaplin tira son ultime révérence, comme, douze ans plus tard, Ceausescu, dans des conditions moins glorieuses...

Si vous aimez la musique, sachez que c'est en 1818, pendant la messe de minuit, que l'Autrichien Joseph Mohr fit interpréter pour la première fois « Ô douce nuit, ô sainte nuit »; que, seize ans plus tard, Chopin et Liszt jouèrent ensemble dans les salons Pleyel (qu'est-ce que j'aurais aimé être là!); et que, le 25 décembre 1763, Mozart, alors âgé de sept ans, donna son tout premier récital à la cour de Versailles.

Mais je ne vous en dis pas plus: Henri Pigaillem va tout vous raconter de ce concert magique dans son dernier récit. Remontez le cours du temps grâce à lui et laissez-vous à votre tour envoûter par la grâce de Noël.

Patrick POIVRE D'ARVOR

P.S.: Je me réjouis qu'une partie du produit des ventes de ce livre aille à la Maison de Solenn. Elle donne beaucoup de bonheur à de nombreux adolescents en

LA GRÂCE DE NOËL

souffrance. Et, je l'espère – c'est la grâce de Noël –, à la jeune fille qui un jour s'est envolée comme un ange, sans plus jamais passer un Noël avec ses parents. Là où elle est, Solenn n'a plus besoin qu'on lui raconte des histoires pour s'endormir.

Frelinghien, 24 et 25 décembre 1914

TRÊVE DE NOËL DANS LES TRANCHÉES

En août 1914, l'attentat de Sarajevo, l'assassinat de Jean Jaurès, le jeu des alliances militaires entraînèrent un conflit opposant l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie à la Russie, la Grande-Bretagne et la France. Les Allemands, marchant sur Paris, appliquèrent le plan Schlieffen qui nécessitait la violation de la neutralité belge et, dès le 4, investirent la place forte de Liège. Les forces franco-britanniques concentrèrent leurs troupes en Belgique pour tenter de rejeter l'ennemi sur sa frontière. Battues à Charleroi le 23, elles se retirèrent au sud de la Marne où, en septembre, le général Joffre, sur l'impulsion de Gallieni, lança une contre-offensive qui contraignit l'Allemagne à battre en retraite. L'armée de l'empereur Guillaume II, conduite par le général von Moltke, ne renonça pas pour autant à poursuivre son incursion en Belgique. Les troupes franco-britanniques furent alors renforcées par l'armée wallonne, laquelle, après avoir glorieusement lutté dans le camp retranché d'Anvers, venait de se soustraire à l'étreinte allemande sous la conduite du roi Albert I^{er}. Les hostilités reprirent de Dixmude à Nieuport, puis, à partir du 30 octobre, dans la région d'Ypres.

Dès que l'armée anglaise fut installée autour d'Ypres et qu'un nombre suffisant de corps français se trouva sur les lieux, le maréchal britannique French commanda

avec succès l'offensive contre les corps d'armées du prince de Bavière et du duc de Wurtemberg. La garde prussienne fut appelée à la rescousse des Allemands qui attaquèrent en masse, furieusement, au son des fifres et des tambours, les officiers à cheval comme pour la parade. French se sentit vaincu et s'apprêta à se replier. Seuls le sang-froid et l'habileté militaire du général Foch permirent au front anglais de se maintenir. Guillaume II, venu exhorter ses hommes, s'éloigna le 5 novembre au vu de la bataille qui se ralentissait à son détriment, avant de s'achever le 24.

Les Allemands ne pouvaient désormais plus progresser sur le territoire. À la guerre de mouvement succéda alors la guerre des tranchées. Dans les deux camps, on établit des positions militaires fixes sur le front. L'hiver 1914 fut employé à creuser des abris, à s'enterrer, à perfectionner les communications et à attaquer, contre-attaquer l'ennemi dans de petites mais sanglantes opérations, qui se développèrent depuis la mer du Nord jusqu'à la Suisse. Le haut commandement était pour l'offensive. Plus que jamais, il avait horreur de la défensive et répétait que c'était l'inertie des chefs qui avait fait perdre la guerre de 1870 aux Français. Mais, en dépit de leur excellente préparation à l'attaque, les hommes de French et de Gallieni ne parvenaient pas à percer le flanc allemand. La présence des tranchées que les hommes devaient traverser et dans lesquelles ils s'effondraient les uns sur les autres, la boue et l'artillerie ennemie gênaient considérablement leur progression. Pour gagner vingt mètres de terrain, qu'il arrivait de perdre l'instant d'après, il en coûtait des centaines de vies. Les canons s'enlisaient, s'affaissaient dans de profondes ornières. Le poids de la mitrailleuse devenait énorme et l'arme elle-même n'était que précairement utilisable. Toute tentative d'assaut était aussi vaine que stupide.

Entre chaque offensive, on recommençait à attendre, toute la journée, à attendre toujours. Dans les deux camps, on s'observait sans jamais se voir. Au-delà des barbelés roulés comme des pelotes, on apercevait des bois déchirés par de puissants obus de 75, la consternante désolation lunaire d'un paysage où la glaire remplaçait la brume, paysage froid, humide, constellé de trous et de crevasses, molesté, tourmenté, semé d'arbres foudroyés, de casques et de fusils brisés et rouillés, de cadavres tortueusement étendus, naufragés dans la boue.

L'organisation des tranchées comprenait plusieurs lignes successives. En avant de la première était la tranchée de combat, souvent double, tout près de celle de l'ennemi, et dans laquelle étaient placés les meilleurs tireurs, les grenadiers, les postes d'écoute. Derrière cette avant-ligne se succédaient les tranchées de défense de première ligne, solidement installées, les unes derrière les autres, reliées entre elles par des boyaux de communication. À l'arrière se développaient les tranchées de deuxième ligne, étayées par de solides points d'appui : villages, fermes ou carrières. Le comble était que les soldats de première et deuxième ligne vivaient dans des tranchées moins bien aménagées que celles des soldats postés sur les arrières. D'après les journaux que l'on recevait au front, celles des Allemands étaient mieux construites et plus confortables. Elles étaient même souvent équipées de l'électricité et du chauffage.

Les tranchées se constituaient en un gigantesque réseau et s'étendaient parfois en bordure des fleuves et des rivières. À l'arrière du front, les soldats de l'armée alliée, dans des franges de l'Aisne, de la Somme ou de l'Yser, se risquaient, loin du regard des ennemis, à faire leur toilette dans l'eau à demi gelée. Leur vie était plus animée qu'à l'avant et ils se trouvaient plus libres dans leurs distractions. Entre leurs heures de faction,

ils se rejoignaient dans des bistrots de village, faisaient des provisions auprès des mercantis, organisaient des promenades, assistaient à des représentations théâtrales, s'éternisaient dans les bibliothèques des villes. En réalité, ils s'occupaient mal. En outre, ils se réchauffaient plus mal encore et leur nourriture était le pire. Le monde souterrain, le morne ennui et surtout la nostalgie du foyer les rendirent rapidement cafardeux.

À la fin de décembre, le froid devint glacial. Enfouis dans des hardes hétéroclites, les hommes pesaient deux fois leur propre poids avec leur passe-montagne, leur bonnet de laine, leurs jambières et chiffons enturbanés, leurs plastrons, leur veste et leur peau de mouton qui les aidaient à lutter contre le gel.

Frelinghien était une petite commune du nord de la France, située entre Lille et Armentières et que les Allemands avaient investie le 4 octobre. Des régiments anglais, écossais, canadiens, français et australiens y avaient pris position. Ici aussi, les longs chemins lumineux avaient disparu depuis longtemps. Comme dans tout le Nord-Est, la campagne n'était plus qu'une nature terrassée par les batailles. Le 20 décembre, les officiers eurent pour mission de faire agrandir les tranchées par les hommes de leurs régiments respectifs. Les travaux devaient être effectués la nuit pour ne pas attirer l'attention des ennemis. Munis de pelles et de pioches, tous se mirent à l'ouvrage. Tard dans la nuit, il se mit à pleuvoir à verse. L'eau pénétra dans l'abri où les hommes durent se lever pour ne pas être noyés. Ils attendirent ainsi le jour en somnolant, adossés aux parois, les pieds dans l'eau glacée, et passèrent une nuit de très mauvais sommeil. Quelques jours plus tard, au poste de secours, l'amputation fut la seule solution pour beaucoup d'entre eux.

Le lendemain, vers midi, un ordre passa dans l'enfilade des tranchées. Une offensive se préparait, chacun

devait être à son poste. Un bataillon de goumiers, en burnous rouge et blanc, traînant des canons de 75, partit s'installer en première ligne pour donner l'assaut aux Allemands et entraîner avec eux les divisions britanniques. On se surchargea de munitions, on emboîta les baïonnettes dans les fusils. Les soldats s'ébranlèrent un par un dans la glaise. Plusieurs se signèrent en apercevant la proche église du village en ruine, dont la cloche restait suspendue dans le squelette du campanile. Ils s'élancèrent, ployant sous leur lourd fournement, le regard chargé d'angoisse, le Lebel à la main. On entendit la riposte des Allemands et de gros obus éclater çà et là. On ne distinguait pas même l'ennemi, on n'apercevait rien à droite, rien à gauche, sinon les corps mutilés des camarades. Des hommes s'effondrèrent dans un magma sonore de métal et de poudre. La terre s'ouvrait, le ciel se déchirait. De gigantesques bouquets de terre s'élevaient, broyant la lumière déjà faible du ciel.

Devant l'impossibilité de repousser l'ennemi, il fallut, comme à l'ordinaire, battre en retraite. La bataille s'acheva, sans victoire ni défaite. Les hommes étaient anéantis d'avoir livré leurs nerfs au plomb. Ce mouvement inutile avait causé la mort de dizaines de leurs compagnons. La désolation fut terrifiante. La fumée mêlée au brouillard parcourait comme un linceul le champ de bataille. On entendait gémir au fond des trous béants. Des hommes étaient accrochés comme des christs aux arbres calcinés ou aux buissons de barbelés rouillés.

L'après-midi, on entendit un râle dans le ciel ténébreux. Un obus de 75 passait au-dessus de la tranchée du 133^e Royal Saxon Regiment. Il n'explosa qu'à quelques mètres. Un dénommé Forsythe, qui urinait à cet endroit-là, fut atteint et son corps, devenu une torche, s'éleva haut dans le ciel. De lui, retombèrent dans la tranchée, au beau milieu de ses compagnons, ses deux jambes,

lesquelles s'échouèrent dans la glaise, étendues l'une à côté de l'autre dans une symétrie sordide.

À l'approche de Noël, les états-majors anglais distribuèrent à leurs unités des colis contenant des cigarettes, de l'alcool et des vêtements chauds. Les soldats allemands reçurent, de leur côté, de petits sapins de Noël. Dans la matinée du 24 décembre, un aumônier arriva au front. Il visita des blessés, puis se rendit dans les tranchées. Il passa au milieu d'un pétrin d'hommes avachis dans la boue et transformés en statues de glaise, cherchant la discussion. Quelques-uns le cinglèrent de raileries obscènes, d'autres lui demandèrent des nouvelles des villes. Dès la nuit tombante, il fit le tour des tranchées, suivi d'un jeune soldat portant une hotte pleine de cadeaux. Il donna la communion dans la boue à ceux qui la lui avaient réclamée et revêtit sa chasuble dorée pour recevoir la confession de plusieurs malades transportés dans une grange glaciale voisine. Il revint vers les tranchées et fit la quête en disant :

— C'est pour la messe de minuit, les gars.

La messe de minuit eut lieu en fait dès la tombée de la nuit, avant le souper. « Le jour de Noël, raconte un soldat protestant de Liverpool, nous nous sommes trouvés réunis dans un grenier, autour d'une table munie d'une couverture de coton, cinq soldats, dont un prisonnier en prévention de Conseil de guerre. Émouvante réunion pour tel d'entre nous privé du culte en commun depuis des mois. La confession des péchés, les passages bibliques prennent un relief particulier. Comme les mages d'Orient, nous avons vu l'étoile s'arrêter au-dessus de l'étable. Puis, le culte terminé, le prisonnier dûment raccompagné, les indifférents partis, nous avons rompu le pain dans une assiette, versé le vin dans un gros verre et, sans liturgie, avec le seul récit de saint Matthieu, nous avons commémoré le plus grand don de l'Histoire, nous unissant à nos parents dans l'espérance,

à nos amis dans l'amitié profonde, à nos ancêtres dans la foi. »

Après la messe, des officiers régalerent leurs hommes d'un repas de réveillon. La composition du menu comportait des références et des allusions à la guerre : huîtres austro-germaniques, filet australien à la Joffre, poulet Cracovie, salade Rennenkampf (du nom du général russe au service de l'armée impériale), fromage œil de faucon, poires à la Guillaume, dessert franco-anglais, vin de la Marne, café des Alliés.

À Rome, à la Toussaint, le pape Benoît XV avait adressé aux belligérants son fameux *Ad beatissimi Apostolorum principis* : « De tous côtés domine la triste image de la guerre, et il n'y a pour ainsi dire pas d'autre pensée qui occupe les esprits. Des nations – les plus puissantes et les plus considérables – sont aux prises : faut-il s'étonner si, munies d'engins épouvantables, dus aux derniers progrès de l'art militaire, elles visent pour ainsi dire à s'entre-détruire avec des raffinements de barbarie ? Plus de limites aux ruines et au carnage : chaque jour la terre, inondée par de nouveaux ruisseaux de sang, se couvre de morts et de blessés. Profondément émus de ces calamités, nous avons donc adressé d'instantes prières aux princes et aux gouvernants, afin que, considérant combien de larmes et de sang la guerre a déjà fait répandre, ils se hâtent de rendre à leurs peuples les précieux avantages de la paix. »

À Frelinghien, aucune fusillade, aucune canonnade n'avait éclaté depuis deux jours, mais les soldats étaient épuisés et las de cette guerre qui n'en était qu'à son début. Leurs nerfs commençaient à lâcher et le dégoût de toutes ces horreurs leur soulevait le cœur. On avait assuré à tous les hommes du front que cette guerre serait courte et qu'ils rentreraient bientôt dans leur famille. Ils ne songeaient pas encore à la mutinerie, comme en 1917, mais en ce soir de Noël, à Frelinghien, l'idée d'une

trêve improvisée prit naissance du côté allemand, dans les tranchées du 6^e Jäger Bataillon. Peu avant minuit, des chants de Noël s'élevèrent dans la nuit calme. Les soldats britanniques du Royal Welsh Fusiliers, situés face au Jäger Bataillon, venaient d'avaloir un succint repas de réveillon sur un bouteillon renversé et fumaient une pipe, jouaient à la manille ou écrivaient des lettres à leur famille, à l'auréole d'un lumignon. Ils comprirent que les chants provenaient des positions ennemies, dont le bord des tranchées se couvrit bientôt de bougies et de petits sapins de Noël. Le sergent John Marvin écrivit à sa sœur : « Il est 2 heures du matin, et la plupart de nos hommes dorment dans leurs abris, mais moi je ne peux pas dormir avant de t'avoir raconté les merveilleux événements qui se sont passés cette veille de Noël. À vrai dire, ce qui est arrivé semble être un conte de fées, et, si je ne l'avais pas vécu moi-même, j'aurais du mal à y croire. Imagine simplement que, alors que toi et la famille vous chantiez des chants de Noël devant la cheminée à Londres, ici j'ai fait la même chose sur le champ de bataille, en France, avec des soldats ennemis. »

À la lueur parcimonieuse des quinquets, les hommes du Royal Welsh Fusiliers virent en effet paraître au milieu du *no man's land* des colonnes de soldats allemands, tête nue, en capote grise, avançant avec une lenteur solennelle vers les lignes britanniques en entonnant « *Stille Nacht, heilige Nacht* » (« Douce nuit, sainte nuit ») :

Stille Nacht, heilige Nacht!
Alles schläft, einsam wacht
Nur das traute, hochheilige Paar.
Holder Knabe im lockigen Haar,
Schlaf in himmlischer Ruh,
Schlaf in himmlischer Ruh.

Les soldats du Royal Welsh Fusiliers applaudirent, aussitôt imités par ceux des autres régiments. Un tommy

répondit au « Stille Nacht » en chantant les premières mesures du « The First Noel », repris en chœur par ses compagnons. Les Allemands battirent des mains à leur tour et achevèrent par « O Tannenbaum » (« Mon beau sapin »). On prétend même qu'un ténor d'opéra, célèbre en Allemagne, régala tout le monde d'un mini-récital. Les Allemands invitèrent les Britanniques à sortir à leur tour de leurs tranchées :

— Si vous ne tirez pas, assura l'un d'eux en anglais, nous ne tirons pas non plus.

Devant la méfiance de l'ennemi, il ajouta :

— Envoyez-nous un officier. Nous parlerons avec lui.

Un soldat britannique fut tenté d'épauler son fusil, mais le major Marvin lui donna l'ordre de le baisser immédiatement. Un officier sortit de son abri pour rejoindre les Allemands au milieu du *no man's land*. Il revint avec un cigare aux lèvres, que lui avait offert l'un des hommes.

— Nous nous sommes mis d'accord, expliqua-t-il, pour déposer les armes jusqu'à demain soir, jour de Noël. Cependant, leurs sentinelles et les nôtres doivent rester en faction et se montrer vigilantes. Si, sur l'ordre d'un officier, l'un des deux camps veut rompre la trêve, un coup de fusil doit être tiré en l'air pour avertir le camp adverse.

Devant cette assurance, des dizaines d'Anglais quittèrent leurs tranchées et s'avancèrent à la rencontre des Allemands. Ils prirent place ensemble autour d'un gigantesque feu de camp, bavardèrent et comprirent un peu naïvement que, dans cette guerre, chacun de son côté surmontait les mêmes épreuves. Ils échangèrent des cadeaux qu'ils avaient reçus de leurs familles, des cigarettes contre des cigares, du thé contre du café, de la bière contre du whisky, un couteau de poche contre un casque à pointe, du dentifrice contre un briquet. Un

Berlinois, barbier dans le civil, coupa les cheveux de quelques Britanniques.

— T'es quoi dans le civil?

— Je suis wattman¹.

— Et toi?

— Garde-voie à la gare de Munich. Et tu habites quelle ville?

— Un petit bourg nommé Brockenhurst, dans le Hampshire.

— Tu as des enfants?

— Oui, une fille de deux ans.

Ils se séparèrent tard dans la nuit, après avoir convenu de disputer un match de football le lendemain. De retour dans sa « guitoune », John Marvin dit à ses compagnons :

— C'est aujourd'hui, pour la première fois, que beaucoup d'entre nous sentent combien vraiment nous sommes frères! Moi, depuis que j'ai ouvert les yeux, tendu l'oreille, compris les choses, je n'ai jamais eu que ce mot-là dans la gorge et ce sentiment-là dans les veines: frères! Sur cette petite place qui nous réunit, nous sommes les enfants d'une même race en guerre contre une autre race.

Le lendemain, 25 décembre, les tommies reçurent du roi George V des paquets de chocolat et de tabac. Ils allèrent de nouveau à la rencontre des Allemands et échangèrent avec eux leurs cadeaux de Noël, burent ensemble du café et du schnaps, prirent des photographies et se montrèrent celles de leurs familles et de leurs maisons. Depuis la veille, les Allemands avaient multiplié le nombre des sapins de Noël sur les remblais de leurs tranchées. Ils étaient chargés de petits gâteaux, d'étoiles, de guirlandes et de cheveux d'anges et éveillaient la curiosité des Britanniques. Si elle était répandue en France depuis la guerre de 1870, grâce

1. Conducteur de tramway.

aux émigrés d'Alsace-Lorraine, la tradition de décorer un arbre de Noël ne l'était pas encore en Angleterre. Dans les familles allemandes, elle était, au contraire, pratiquée depuis le milieu du siècle précédent, à l'exemple de la duchesse d'Orléans Hélène de Mecklembourg, d'origine allemande, qui avait fait dresser un sapin décoré, le 25 décembre 1837, au palais des Tuileries de Paris.

L'après-midi, soldats anglais et écossais délimitèrent des buts et un terrain de fortune avec leurs calots et jouèrent au football avec les Allemands. Avant la tombée de la nuit, ils s'aidèrent dans l'installation de nouveaux réseaux de barbelés, puis, en commun, inhumèrent décemment les morts des deux camps, abandonnés au milieu du *no man's land*. Ils trouvèrent dans ce charnier des membres arrachés et restés enfilés dans l'étoffe des uniformes, des corps désarticulés, pétrifiés, la face écrasée, les doigts crispés dans une allure de tourmente.

Dans l'une de ses correspondances, le caporal Louis Barthas évoque la trêve des 24 et 25 décembre 1914 et achève par ces mots : « Qui sait ! peut-être un jour, sur ce coin de l'Artois, élèvera-t-on un monument pour commémorer cet élan de fraternité entre des hommes qui avaient l'horreur de la guerre et qu'on obligeait à s'entretuer, malgré leur volonté. » Son vœu sera exaucé le 11 novembre 2008, près d'un siècle après les faits, lorsque sera inaugurée, à Frelinghien, une stèle commémorant la fraternisation de Noël 1914.

D'autres témoignages de soldats de la Grande Guerre signalent, sur le reste du front, d'autres scènes de fraternisation avec les Allemands, tant sur les positions saxonnes que françaises, particulièrement à Ypres et à Ploegsteert, en Belgique, et près de la ville de La Bassée, dans le Pas-de-Calais, point de jonction des Français avec les Anglais. Aucune ne semble cependant avoir soulevé

la même émotion que celle de Frelinghien. Ce qui est certain est que, le soir du 24 décembre 1914, plusieurs régiments des troupes alliées, pour sympathiser avec l'ennemi, cherchèrent à l'entraîner dans les divertissements auxquels ils se livraient depuis le début du conflit. En temps ordinaire, ces divertissements prenaient plutôt un caractère de provocation. Les Allemands avaient l'habitude de suspendre à leurs réseaux de barbelés des boîtes de conserve vides qui leur servaient d'avertisseurs. Certaines nuits, des soldats français se risquaient, en rampant, à aller accrocher l'extrémité d'une pelote de ficelle au fil de fer maintenant ces avertisseurs et, une fois revenus dans leur tranchée, la pelote déroulée derrière eux, ils tiraient sur la ficelle. L'alarme ennemie retentissait, provoquant un bruit épouvantable. Croyant à une attaque, les Allemands tiraient dans la nuit. Cela amusait les poilus.